

COMPARAISON DE LA PERSPECTIVE SYNTAXIQUE DE L'ÉNONCÉ RUSSE ET DE L'ÉNONCÉ FRANÇAIS

JACQUELINE FONTAINE

La notion de perspective syntaxique d'un énoncé ne peut être appréhendée que grâce à la comparaison entre différentes langues. C'est par une comparaison implicite avec l'énoncé français qu'un francophone peut avoir le sentiment d'une certaine distorsion syntaxique de l'énoncé russe : l'énoncé russe semble traiter régionalement les portions qui le composent. Je tenterai d'analyser ce qu'impliquent pour le jeu des références grammaticales ces deux traitements du développement de l'énoncé, en russe et en français.

Pour sensibiliser d'abord le lecteur à ce que peut être un jeu différent dans le fonctionnement référentiel des langues, je citerai un exemple où, à l'occasion de la confrontation de deux énoncés, l'un russe, l'autre français, se traduisant l'un l'autre, apparaît un fonctionnement référentiel illustrant un aspect important de la différence de perspective syntaxique entre les deux langues.

Qu'implique l'énoncé russe choisi : *on xodit vzad i vpered* [il marche d'avant en arrière] ? Que le sujet, ici à la troisième personne, calque son mouvement sur celui que ferait à sa place le sujet

à la première personne, puisque le déplacement est présenté comme s'organisant à partir de et vers un point compris comme le lieu d'ancrage originaire de tout locuteur parlant pour lui-même. L'énoncé russe, à quelque personne qu'il soit, suppose que la référence évoquée est enregistrée dans la sémantique lexicale de la langue comme exécutée paradigmatiquement à la première personne, celle du locuteur originel.

L'énoncé français dit : *il marche de long en large*. Il n'est plus fait référence à la situation d'origine du locuteur, ni, au-delà, au locuteur en général, mais au regard du spectateur qui serait convié à être témoin de la scène. Même lorsque l'énoncé est à la première personne, l'oubli de la référence au locuteur est assuré. Le locuteur est relégué alors dans le rôle de spectateur assistant à l'évolution d'une personne, qu'elle soit première, deuxième ou troisième, indistinctement.

Ce qu'illustre cet exemple, c'est d'abord que la différence dans le fonctionnement de la référence peut être inscrite au sein de la sémantique même des deux langues, assumée par la lexicalité de la langue. Ceci ne peut que faire comprendre le degré d'importance qu'a le mécanisme des références au sein des textes d'une langue, qui structure la grammaire et parfois aussi le lexique.

Le témoignage apporté par l'exemple cité, qui peut paraître inattendu à certains, doit être reconnu indirectement à cause de sa lexicalisation, comme une allusion à une caractérisation générale, d'ordre structurel, de la langue, qu'on appellera au sens large grammatical.

Je commencerai par un exposé rapide de ma conception de la grammaire du texte, susceptible d'expliquer ce qu'est pour moi la grammaire au sens large du terme.

Dans cette conception, la grammaire est essentiellement syntaxe. Mais on ne saurait se contenter de la morphosyntaxe qui ne représente qu'un niveau second d'analyse de la syntaxe.

Le premier niveau, celui de la syntaxe textuelle, repose sur la distribution des formes aspectuelles dans le texte, si bien que les termes de « syntaxe aspectuelle » et de « syntaxe du texte » sont équivalents. L'attention du descripteur se détourne, en partie, de l'axe paradigmatique, pour reprendre le terme de Saussure, pour se concentrer sur l'axe syntagmatique : c'est le texte lui-même, tel

qu'il se présente, oral ou écrit, dans sa dimension matérielle, qui devient la base originellement organisatrice de la structure. La trace de ce premier niveau impose à l'énoncé son moule rythmique de base, lequel est d'autant sensible que le texte est plus proche de sa réalisation idéale, monoaspectuelle, perfective ou imperfective. Dans le texte perfectif, la cadence est rapide, courant vers l'avant du texte, qui semble ainsi s'auto-propulser selon un modèle préétabli ; dans le texte imperfectif, la cadence n'est ni rapide, ni régulière, mais capricieuse, aléatoire, à la merci de l'intervention du locuteur dans son énoncé. Dans le texte réel, hybride, où règne le mélange des deux sortes de formes aspectuelles, la cadence devient contrastée.

Il faut insister sur le point suivant : en français, comme dans toute autre langue, les deux modèles de la syntaxe sont également détectables : pour le premier niveau, même si l'aspect n'est pas spécifiquement morphologisé, l'aspectualité est supportée par les « temps » : nombreux, ils augmentent les possibilités de changement de rythme.

Au second niveau, celui de la morphosyntaxe, les facteurs qui relèvent, de façon plus ou moins directe, de la subordination et de la coordination ou, encore pour le dire plus généralement, de la sémantique de l'anaphore, apparaissent, aussi bien dans le texte perfectif que dans le texte imperfectif, pour venir compléter le dessin de la phrase. Ce sont des configurations variées auxquelles l'analyse doit trouver une explication sans quitter le niveau morphosyntaxique.

A ce second niveau, alors qu'en russe le schéma prédicatif (propositionnel) est démultiplié, les configurations morphosyntaxiques propres au français ne dessinent pas la perspective de l'énoncé de la même façon : il y a généralisation de la référence au schéma propositionnel principal de la phrase, conçu ainsi comme directeur.

Pour illustrer mon propos je donnerai trois aperçus de la perspective syntaxique comparée en russe et en français en attirant l'attention sur trois chapitres, d'inégale ampleur, de la grammaire du russe : l'emploi anaphorique du démonstratif *tot*, la syntaxe des pronoms réflexifs (personnel et possessif), le micro-système aspecto-temporel dans les propositions complétives.

Pour caractériser la distinction entre *ètot* et *tot*, les grammaires présentent généralement le premier pronom comme le démonstratif de l'objet rapproché et le second comme celui de l'objet éloigné. Il vaudrait mieux dire que *ètot* est le démonstratif de la première personne et *tot* celui de la troisième. Nous retrouvons ainsi la conformité au mécanisme de la référence, tel qu'il est impliqué dans la description que je propose et, en particulier, la distinction entre les deux espaces d'énonciation que je vais exposer rapidement ici, après l'avoir fait en d'autres endroits.

La clé de cette description est donc la reconnaissance de la matérialité du texte, objet constitué par la linéarité du signifiant qu'il manifeste et seul lieu où la langue est observable, qui fonde de ce fait l'autonomie du lieu d'analyse linguistique. A partir de là, comme nous l'avons déjà vu, la syntaxe aspectuelle ou textuelle conditionne, à un premier niveau, le texte et signe son appartenance, totalement ou majoritairement, au type perfectif (récit) ou au type imperfectif (commentaire). Mais le verbe n'est pas la seule forme qui porte la marque de l'aspectualité : il constitue avec d'autres formes, comme des pronoms, personnels et démonstratifs, et des adverbes l'appareil d'énonciation dont relèvent, s'opposant l'un à l'autre, deux espaces organisés, l'un autour de la présence manifeste du locuteur, l'autre autour de son absence ou, pour mieux dire, de sa présence impliquée. Par commodité, les espaces peuvent être désignés comme espace d'énonciation de la première personne et espace d'énonciation de la troisième personne, à condition qu'il soit clair que le second espace fait référence seulement indirectement à la troisième personne, puisque tout énoncé est prononcé par un locuteur primordial, source de toutes les références, qu'elle soit explicite ou implicite.

C'est pourquoi les notions de rapprochement ou d'éloignement, auxquelles a recours la tradition grammaticale, ne doivent pas être comprises comme relevant d'un espace objectivable¹ : c'est seulement par rapport au locuteur, pris comme point de référence, que s'apprécie la nature de cette distance, facilement apte à être exploitée en termes d'appartenance.

1. Cette critique de l'objectivité des notions linguistiques rejoint celle qui est à la base de la rediscussion de la définition de l'aspect verbal, et donc des « temps » grammaticaux.

— Да чего ты хочешь? — закричал Михаил, уже окончательно выходя из себя. — Чтобы я ни гу-гу? Чтобы Таборский со своей шайкой еще пятнадцать лет в Пекашине заправлял? Да меня дети мои презирать будут, верно, Лариса?

Лариса — она как раз в эту минуту вошла в кухню — поставила ведро с водой у печи, но ничего не сказала. Это не Вера. этой отцовские дела неинтересны (F. Abramov, *La maison*, 1978).

Le pronom *ètot* désigne celle des deux filles de Mikhail, Larissa, qui entre en scène dans le passage cité, celle qui est présente dans la narration, par différence avec l'absente, Véra.

Из наших деревенских вы небось дальше всех пошли. Еще Березин из Коркина, тот генералом где-то на транспорте (N. Ždanov, *Voyage au pays*, 1956).

En passant en revue ceux du village qui ont réussi, le locuteur évoque Berezin qui, lui, à la différence de l'allocutaire, n'est pas présent; il est en dehors de la situation d'énonciation.

Les deux pronoms peuvent se lexicaliser dans des collocations comme *v èto vremja* [à notre époque], *v to vremja* [en ce temps-là], ou *na ètom beregu* [de ce côté-ci du fleuve], *na tom beregu* [sur l'autre rive]. À côté de ces figements sémantiques d'ordre spatial ou temporel prend place une autre lexicalité pour laquelle le champ de la troisième personne est celui de l'autre considéré souvent péjorativement comme l'étranger, l'ennemi :

Весь кошмар длился недели три в сентябре, и в какой-то миг показалось, что та своего добилась: оторвала Сережу, хоть и не к себе, но от Ольги Васильевны (Ju. Trifonov, *Une autre vie*, 1976).

Ta désigne l'autre, la mauvaise femme, celle par qui le malheur (pour le locuteur) arrive.

Tot a également la particularité lexicale en liaison avec la négation de désigner ce qui aurait dû être, mais n'a pas été :

Хотя мужик тебе, может, достался не шибко, но тут как в лотерее: серию угадал, а номер не тот (V. Murzatov, *Bonjour, Tonja*, 1988).

Examinons maintenant comment fonctionne le pronom *tot* dans son emploi anaphorique² :

Есенин стоял, раздумывая. У него был сконфуженный вид. Он снова двинулся к Макарову, кажется собираясь объяснить, за что он его ударил, но тот снова отпрыгнул (V. Kaverin, *L'ami inconnu*, 1959).

2. Cf. Fontaine, 1983, pp. 252-257.

Deux hommes sont en présence. *Esenin* est sujet de la première proposition ; il est le référent de *u nego*, tout comme celui du sujet de la complétive introduite par *za čto*. C'est une règle de la syntaxe russe que d'employer le pronom personnel de la troisième personne pour renvoyer au sujet de la proposition qui précède. Mais lorsqu'il y a changement de référent grammatical pour le sujet d'une nouvelle proposition³ et reprise comme sujet d'un complément quelconque de la précédente, quel que soit l'ordre des mots, c'est *tot* qui est utilisé. Quand il fonctionne anaphoriquement, *tot* n'est pas en opposition avec *ètot*, mais avec *on*.

Deux points importants donc pour le jeu de cette référence : la nature du complément dans la première proposition, qui servira de référent grammatical au sujet de la seconde est indifférente (complément direct, indirect ou circonstanciel usant de préposition) et, plus important encore, la place de ce même complément dans la proposition n'est pas prise en considération. Ainsi :

Он вспоминает приятеля, с которым часто ездил на рыбалку, как тот, когда приходил его черед садиться на весла, осторожно проползал между ногами поднявшегося с места Александра Ивановича (Е. Дорож, *Ivan Fedosevič prend sa retraite*, 1969).

Tot a pour référent le complément d'objet du verbe de la proposition principale, ne pouvant faire référence au sujet de cette même proposition. L'ordre des mots n'est pas un critère, comme le fait apparaître l'énoncé suivant, où *ta* renvoie au complément placé en tête de la première proposition :

С этой Розой у Ирины Игнатьевны были раньше отличные отношения : та приходила стирать, на рынок бегала, иной раз и цветочки продаст, Ирина Игнатьевна ее жалела, детишкам когда чего подбрасывала, у той четверо, муж погиб (Ju. Trifonov, *Un très long adieu*, 1971).

Si l'examen de l'ordre sujet-complément s'est imposé à moi pour préciser l'analyse du fonctionnement de *tot* employé anaphoriquement, c'est, bien sûr, que j'avais en tête la façon dont fonctionnait l'énoncé correspondant en français. On use, en effet, en français de *celui-ci* ou de *ce dernier*, c'est-à-dire de pronoms qui, dans leur dé-

3. *Tot* peut occuper - le cas est plus rare - une fonction autre que celle de sujet :
 Было раз, сидел он с ребятами, болтали о том о сем, Валерка сказал Олесью Грину, как-то механически получилось:
 - С тобой все ясно...
Togo словно кипятком обдало (R. Solncev, *De ce côté et de l'autre*, 1971).

nomination même, explicite que référence est faite au substantif qui a été énoncé en dernier.

L'analyse révèle donc à l'occasion de *tot* anaphorique deux interprétations de la perspective syntaxique dans les langues russe et française. En russe, la seconde proposition ne s'enfile pas à la suite de la première dans l'énoncé ; le dispositif de la prédication de la première proposition se trouve en quelque sorte figé, mémorisé, transposé tel quel dans la seconde, d'où la nécessité d'un échange de pronoms qui marque précisément que s'établit un nouveau dispositif prédicatif. *Tot* anaphorique, bien que fonctionnant comme sujet de la deuxième proposition, conserve dans sa constitution la marque du statut syntaxique de son référent dans la première proposition. En français, en revanche, l'énoncé se développe de lui-même : à partir du moment où un premier ordre sujet-complément est établi, la règle formelle de l'anaphore s'applique, œuvrant pour une avancée du texte sans référence apparente au dispositif prédicatif initial : c'est la notion d'ordre qui s'impose.

La deuxième étude qui fait apparaître la spécificité de la perspective syntaxique du russe est le fonctionnement des pronoms réflexifs⁴. Ce chapitre impose une réflexion sur la notion de sujet comme référent grammatical.

Rappelons la règle : on emploie le réflexif, personnel (*sebja*, plurigénérique et pluri-numérique, sans nominatif, à l'accusatif semblable au génitif) et possessif (*svoj* qui au nominatif est un adjectif déterminatif, antonyme de *čужoj*⁵), si le pronom renvoie au sujet de la proposition dans laquelle il se trouve.

Les deux pronoms réflexifs peuvent faire référence à un sujet personnel indéfini⁶ :

Это большое удовольствие — сознавать свое достоинство, и потому за него надо платить (V. Koneckij, *Ceux qui regardent les nuages*, 1967).

Dans ce dernier cas, référence est faite à un sujet aisément explicitable sans transformer la structure morphosyntaxique de l'énoncé.

4. Cf. Fontaine, 1988, pp. 169-181.

5. У католиков и православных был свой бог, а у евреев свой (V. Kaverin, *L'ami inconnu*, 1959).

6. A noter que c'est le seul cas où la syntaxe contemporaine du français impose l'emploi du réflexif (ex. *Regarder devant soi est une bonne habitude*).

En revanche, le sujet implicite auquel il est fait référence peut parfois être mis en évidence au prix d'une transformation de cette structure. Il en va ainsi dans le cas particulier, très fréquent, d'un infinitif dépendant d'un autre verbe. Ainsi :

Куликов попросил меня пройти с ним в лабораторию, чтобы там еще раз проверить кое-какие данные (I. Gerasimov, *La limite du possible*, 1979).

Прошу не отказать мне в моей просьбе (A. Jašin, *L'orphelin*, 1963).

Le référent du pronom n'est pas le sujet grammatical dans ces deux derniers énoncés : s'il l'était, le choix se porterait sur le réflexif. Il faut le restituer en opérant une transformation qui fait apparaître une nouvelle proposition : K. poprosil menja, čtoby ja prošel s nim v laboratoriju [...] ou bien Prošu, čtoby vy ne otkazali mne v moej pros'be.

Pour justifier le choix du non-réflexif, dans l'un et l'autre cas, il faut donc postuler à un niveau sous-jacent la distinction entre deux propositions fondues en une seule au niveau manifeste. Que l'emploi du terme *niveau* n'induisse pas en erreur : il s'agit seulement d'un dédoublement d'une structuration morphosyntaxique, auquel il n'est pas intéressant ici d'accorder plus d'attention⁷.

Toutefois, deux exceptions constantes⁸ dans la syntaxe contemporaine à cette référence au sujet implicite, se rencontrent dans le cas de l'infinitif dépendant d'un autre verbe : lorsque le verbe dont dépend l'infinitif est *zastavljat'* ou bien lorsqu'il est *davat'*.

Un autre cas remarquable témoignant d'un fonctionnement référentiel ignorant le sujet grammatical, apparent : celui d'un énoncé comportant un participe actif :

Как могла общественная деятельница, член бюро райкома, оставаться равнодушной к жизни окружающих ее людей ? (V. Saltykova, *Macha a 27 ans*, 1959).

ou encore :

- Потом ? — Чепурин потянулся к пачке « Беломора », лежавшей рядом с ним на траве, раскурил папиросу и выпустил дымный бублик, целясь им в луну (E. Nosov, *Dans le murmure de la folle avoine*, 1977).

7. Ce type de transformation est à la base de la description des grammairiens générativistes.

8. Il existe des exemples d'exceptions occasionnelles chez certains auteurs d'aujourd'hui, qui retrouvent ainsi un usage plus ancien.

Le référent des deux pronoms, l'un personnel, l'autre possessif qui figurent dans les énoncés précédents n'est pas le sujet grammatical. C'est que les participes actifs, présent dans le premier énoncé et passé imperfectif dans le second, doivent être interprétés comme des formes verbales subordonnées ayant comme « sujet » le substantif qui est déterminé par le participe. La transformation par une proposition relative fait apparaître ce que j'ai appelé le niveau sous-jacent morphosyntaxique de cette configuration. Soit, dans le premier énoncé : comment pouvait-elle rester indifférente à la vie de ceux qui l'entouraient ? et, dans le second : il tendit la main vers le paquet de cigarettes, qui se trouvait sur l'herbe à proximité de lui. L'usage typographique qui impose la virgule devant les participes en apposition vient confirmer le statut propositionnel de ces participes épithètes comportant un régime explicite. Ces propositions peuvent être à bon droit appelées participiales.

Autre lieu d'observation du jeu de la référence dans le fonctionnement de la réflexivité : le cas du substantif verbal, et même, plus généralement déverbatif :

Все капитанское в нем дрожало от презрения к самому себе : прятать бутылку ! Как школьник папиросу в уборной, когда туда заходит учитель (V. Конецкий, *Celui qui regarde les nuages*, 1967).

L'emploi du pronom réflexif ne peut se justifier que si l'on restitue là encore le sujet du verbe dont est dérivé le substantif, ici celui qui éprouve le mépris.

Même traitement dans l'énoncé suivant qui utilise le réflexif possessif :

Он почувствовал себя грузным. И «то признание своего старения, еще быть может, не заметное для других, было каким-то сладостно-болезненным (V. Конецкий, *Celui qui regarde les nuages*, 1967).

Quel autre référent que le sujet impliqué par le verbe *priznat'* ?

L'observation du fonctionnement de ces pronoms réflexifs/non réflexifs permet de constater que le statut de l'apposition, en général, engage celle-ci sur la voie de l'autonomie propositionnelle. Ce qui conduit à constater que le non-réflexif sera plus employé que le réflexif.

В глубине души она оставалась холодной и равнодушной к смерти этого человека, некогда ей близкого (V. Катаев, *La violette*, 1967).

De nouveau, l'explicitation de la structure se fera à l'aide de la proposition relative.

Мара, при всей ее недалекости, кое-что поняла и шепнула Ольге Васильевне : Я тебе сочувствую ! (Ju. Trifonov, *Une autre vie*, 1976)

Dans cet énoncé, le réflexif peut remplacer le non-réflexif. Celui-ci a, par rapport au réflexif, une valeur de mise en relief de la qualité attribuée au personnage, ce qui revient dans cet énoncé à nuancer de concessivité le syntagme « pri vsej ee nedalekosti »⁹ [en dépit de sa compréhension limitée].

Deux syntagmes usant du possessif sont enregistrés constamment à la forme du non-réflexif. Il s'agit d'une part, du syntagme d'accompagnement : s + instrumental d'un substantif désignant un objet inanimé (à valeur de coordination) :

Ей нравился Сева с его вспыльчивостью и прямою (V. Kaverin, *La pluie oblique*, 1962).

et, d'autre part, du syntagme, entre virgules, constitué par po + mneniju (slovam, priznaniju, vospominanijam...) ; pour ce dernier le non-réflexif est toujours utilisé, même quand il renvoie au sujet :

Сергей Леонидович смешно показывал, как [...] Смурный [...] вдруг остановился у зеркала, поглядел на себя пронзительно и движением головы откинул волосы с такой горделивой сластью, что Сергей Леонидович, по его признанию, даже несколько обомлел (Ju. Trifonov, *Un très long adieu*, 1971).

Il va de soi que l'observation du fonctionnement des pronoms personnels et possessifs n'est riche d'enseignement pour caractériser la perspective syntaxique de l'énoncé russe que dans la mesure où le processus de la perte dans cette langue de la réflexivité n'est qu'entamé. Autrement dit, l'intérêt de ce terrain d'observation en français est quasi nul, puisque dans cette langue, la perte de la réflexivité est presque complètement réalisée. Cette constatation réduit à peu de chose sur ce point la comparaison entre les deux profils d'énoncé.

Revenons au russe. Dans le parcours rapide du fonctionnement des réflexifs/non-réflexifs, il nous est apparu que parfois, là où on attendrait le réflexif conformément à la règle de la référence au sujet grammatical, il y avait manipulation de la structure morpho-

9. C'est ce que J. Veyrenc a appelé la valeur d'emphase du non-réflexif (Veyrenc, 1978).

syntaxique et éclatement en propositions autonomes, pourvues d'un nouveau schéma prédicatif et reliées à la proposition principale par un lien de subordination. Il doit être bien entendu que c'est précisément l'emploi du non-réflexif qui témoigne de cette manipulation de la structure : c'est la nécessité de l'exposé qui oblige à inverser l'ordre de la découverte. Ajoutons que la démultiplication des propositions ne va pas sans une reverbération ou réinvestissement de l'agent dans l'action désignée ; tendance que manifeste également le russe par le peu de développement de la diathèse passive formellement aboutie au profit de différents paradigmes de propositions impersonnelles, lesquels sont autant de témoignages de la tendance à rendre équivalents le sujet et l'agent dans la grammaire du russe.

La troisième étude, que j'évoquerai seulement ici, concerne le verbe, précisément le micro-système que constitue en russe le traitement des formes aspecto-temporelles dans les propositions subordonnées complétives.

Pourquoi micro-système ? Parce que ce traitement des formes aspecto-temporelles y forme un ensemble réduit, particulier, qui se distingue du régime commun aux autres subordonnées¹⁰. Faisons jouer à nouveau la comparaison avec le français.

Que trouve-t-on, en français, pour régler le jeu des temps dans les complétives ? Un système organisé autour du principe complexe de la concordance (ou correspondance) des temps. C'est-à-dire que l'action désignée par le verbe de la complétive, qu'elle soit simultanée, antérieure, postérieure, par rapport à celle que désigne le verbe de la proposition principale aura une marque temporelle signifiant la simultanéité, l'antériorité, ou la postériorité qui variera selon le temps du verbe principal. Ainsi, en français, la syntaxe dispose d'un éventail de formes que l'on sélectionne selon une règle doublement contraignante.

Que présente en regard le russe ? Le truc pédagogique qui consiste à faire trouver le temps à employer dans une complétive en lui substituant celui qu'on emploierait dans la proposition indépendante correspondante est non seulement efficace, mais aussi justifié théoriquement. Le micro-système existe bien dans sa parti-

10. Les complétives ici prises en compte sont introduites par les conjonctions *čto*, *budto*, *počemu*, *začem* et la particule *li*. Ne sont pas incluses les propositions introduites par *kak* qui ne peuvent pas toutes être considérées comme complétives.

cularité, mais il ne prend pas en compte le temps du verbe principal, si bien que le présent signifie toujours la simultanéité, le passé toujours l'antériorité¹¹, le futur toujours la postériorité. La distinction aspectuelle apporte des valeurs différentes, constamment attachées aux significations chronologiques : dans ce micro-système, le passé perfectif a toujours la valeur de parfait¹² (conservation de l'état résultant d'une action antérieure), le passé imperfectif toujours celle d'antériorité simple (factualité de l'action) ; le futur aura toujours la valeur de postériorité simple, alors que la forme du présent perfectif assumera toujours la valeur de postériorité immédiate. Si ces valeurs peuvent être retrouvées, parmi d'autres, au hasard des déterminations contextuelles, dans l'usage général des formes aspecto-temporelles, elles se retrouvent à coup sûr, en quelque sorte figées, dans les propositions complétives, conditionnées par la structure même de ces propositions.

Le fonctionnement des temps dans les complétives révèle, en ne prenant pas en compte le temps du verbe de la principale, une indifférence à la temporalité que l'on peut observer dans d'autres cas, hors complétives, illustrant le phénomène de rupture temporelle :

- Сосиски ?

Я кивнул, расплатился, взял тарелку и стакан, оглядел кафе. Свободный стул оказался за столиком, где уже сидело человек пять. Едва я сел, как понял : ни пить, ни есть сейчас не могу (I. Gerasimov, *La limite du possible*, 1978).

Dans une narration introduite au passé, le locuteur passe au présent pour reprendre ensuite au passé, afin de « faire vivre », devant l'allocutaire appelé comme témoin, la scène objet de la narration. Un effet de dramatisation accompagne cette sortie du temps propre de la narration pour mimer l'entrée dans le présent, aspect-temps

11. Ne nous intéressent pas ici les exceptions ponctuelles dans l'emploi contemporain du passé signifiant la simultanéité. On peut y voir la survivance d'un usage de la période classique.

12. Il y a aussi des cas d'exception, assez rares, où le passé perfectif ne prend pas la valeur de parfait, mais assume sa signification d'aoriste, épaulé par un adverbe comme *в то время*.

- Ой, не могу, - вскрикнула Лиза, обняла Нину Степановну, дрожа от рыданий, и подняла лицо, залитое дождем. Папа умер, бабушка...

Потом, по истечении времени, Нина Степановна и сама не могла понять, что с ней случилось в тот момент (N. Evdokimov, *L'attente*, 1979).

Il ne s'agit pas de traces du mode ancien de fonctionnement, mais d'une réactivation de l'aspectualité de la forme verbale.

originaires de la situation d'énonciation, où se trouvent face à face le locuteur et l'allocataire.

L'originalité du traitement des temps dans les complétives en russe est de stopper le mouvement général du texte à l'endroit du verbe principal en substituant implicitement au moment de l'énoncé qu'il signifie explicitement, le moment de l'énonciation universellement valable, passe-partout, indifféremment capable de servir de point d'articulation pour une relation de simultanéité, d'antériorité ou de postériorité. Phénomène d'autant surprenant que la complétive, en dehors de cette distorsion dans la référence temporelle, impose la présence de la conjonction et l'éventuelle transformation pronominale, qui sont les deux autres facteurs de sa structuration.

Qu'en est-il de l'énoncé français ? Le jeu des formes tel qu'il se trouve codifié dans la concordance des temps implique un développement du texte dans l'harmonie de règles capables d'assurer l'autonomie de son fonctionnement.

Cette dernière étude contribue, comme les deux précédentes, à montrer qu'au niveau morphosyntaxique, le texte français ne rencontre pas autant d'obstacles que le texte russe au déroulement qui de proche en proche le conduira jusqu'à son terme.

Des trois études choisies parmi bien d'autres pour illustrer la perspective syntaxique comparée du russe et du français, les deux premières concernent les deux types de texte de la même façon, dans la mesure où le travail qu'opèrent sur l'énoncé le fonctionnement référentiel de *tot* anaphorique et celui des pronoms réflexifs concourent seulement à une mise en forme morphosyntaxique. La troisième, qui analyse le micro-système des « temps » dans les complétives, en mettant donc en cause la temporalité touche en partie l'aspectualité, puisque les deux catégories sont supportées par la même forme verbale, mais c'est dans une mesure très réduite, parce que les valeurs revêtues par les formes aspecto-temporelles dans les complétives sont figées et que la source de la référence qu'est le présent y est consignée dans une fonction de joker.

La dernière question qui se pose dans le cadre de la grammaire du texte est de s'interroger sur le rapport qu'entretient la perspective syntaxique avec la syntaxe de premier niveau, dite textuelle

(aspectuelle) qui joue également un rôle dans l'élaboration du mouvement des textes.

Il est remarquable qu'aux deux niveaux de la syntaxe, le niveau de la syntaxe textuelle et celui de la morphosyntaxe, les facteurs de constitution du texte œuvrent dans le même sens : pour un mouvement syntaxique plus lié en français et pour un autre plus heurté en russe. Centralisation et constitution d'ensembles syntagmatiques, d'un côté, et, de l'autre, décentralisation et fragmentation du bloc de l'énoncé.

En conclusion, la notion de perspective syntaxique qui, nécessairement, entraîne un point de vue comparatif pour examiner les différents profils de texte produits en langues, permet de réunir dans une même problématique, proprement textuelle, des descriptions de faits épars à première vue dans l'hétéroclite de la morphosyntaxe et même de susciter l'analyse de certains autres faits de grammaire qui n'auraient pas été débusqués sans le recours à cette notion.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

FONTAINE, J. (1983) *Grammaire du texte et aspect du verbe en russe contemporain*, Paris, IES.

FONTAINE, J. (1988) « Le fonctionnement des pronoms réflexifs en russe contemporain », dans *Problemi di morfosintassi delle lingue slave*, Bologne, Pitagora Editrice, 1988.

VEYRENC, J. (1978) « Coréférence, emphase et réflexivité », dans *Studia linguistica Alexandro... Issatschenko... oblata*, Lisse, The Peter De Ridder.

VEYRENC, J. (1980) *Etudes sur le verbe russe*, Paris, IES.

Université de Paris 8,
Département d'études slaves-
UPRESA 7023 - CRIMS